

Michèle BECK

---

À la fin  
c'est 

**TOUJOURS  
L'AMOUR**

qui gagne



# Chapitre 1

*Avant, un an plus tôt*

La maison était sens dessus dessous. Constance aurait pu se payer une femme de ménage, mais elle tenait à s'en charger. Elle ne faisait pas non plus appel à une nourrice pour les filles. Elle prenait son rôle de mère et de femme au foyer très à cœur.

En règle générale, elle s'en sortait bien. S'occuper d'une si grande maison tout en gérant des jumelles de cinq ans, sans parler des dîners d'affaires que lui imposait parfois Tommy, c'était un travail à plein temps, qu'elle minimisait trop souvent.

Vic n'était pas dupe. Elle voyait bien derrière le sourire de sa meilleure amie la fatigue, la lassitude aussi. Tout comme elle savait que ces dîners d'affaires n'étaient pas du fait de Tommy, son frère, mais bien de leurs parents. Vic en avait vécu des tonnes dans son enfance, et dès qu'elle en avait l'occasion, elle prenait les jumelles afin de leur éviter ce calvaire.

Vic venait de garder les filles dans la maison luxueuse de son frère et de sa meilleure amie, avec vue sur le lac

d'Annecy, pendant que les parents dînaient au restaurant pour entretenir les relations d'affaires. Les jumelles y avaient échappé pour une fois. *On n'emmène pas des enfants au restaurant*, avait conclu la mère de Vic, bien contente que sa fille soit enfin utile.

— Alors, comment c'était ? demanda Vic.

— Charmant, répondit Constance, avec son habituel tact.

— Quand tu dis « *charmant* », tu veux dire que c'était chiant à en crever, que tous ces cons de la haute et leur conversation à plusieurs chiffres étaient à gerber, ou bien que ta sieste entre l'entrée et le plat était charmante ?

— Je ne me suis pas assoupie ! Ce n'est arrivé qu'une seule fois, je te rappelle.

Constance porta les mains à ses joues qui rosissaient déjà d'embarras en se souvenant de ce jour où elle avait somnolé au restaurant. Comment lui en vouloir ? À sa place, Vic aurait passé son temps à dormir, assommée par les conversations barbantes. Ou à s'empiffrer. Ce que Constance ne faisait pas. Jamais. Malgré toutes ces années, libérée de la maladie, elle gardait toujours le contrôle.

— J'espère que tu n'as pas bavé dans ton assiette. Ou pire, sur l'épaule de ton voisin !

— Tu ne prends jamais rien au sérieux ! Quand est-ce que tu vas devenir une adulte ?

Constance s'empara d'un des coussins du canapé et le lança en pleine tête de Vic. Sous le choc, son chignon bascula sur le côté. Sa meilleure amie partit dans un fou rire qui lui fit monter les larmes aux yeux.

— Ah oui, et qui fait l'enfant maintenant ? rit Vic en lui jetant le coussin.

— Les filles ! appela Constance. Maman a besoin d'aide pour faire sa fête à tata Vic !

— Ah c'est comme ça ! s'exclama-t-elle alors que déjà des cris retentissaient dans le couloir.

Vic se retrouva en moins de deux allongée sur le canapé, les petites mains de ses nièces la chatouillant pendant que leur mère la tenait.

— D'accord, c'est bon ! Vous avez gagné ! Je me rends !

— Est-ce qu'on peut lui faire confiance ? s'adressa Constance à ses filles.

Deux paires d'yeux bleus pétillants scrutaient Vic derrière des mèches d'une blondeur irréaliste. Ella, la plus mesurée des deux, lui sourit en serrant sa petite main dans la sienne.

— C'est tata Vic, maman, dit-elle de sa voix douce.

— Elle nous a déjà roulées, rétorqua Diana, plus ferme et intransigeante.

Ella hochait la tête :

— Dans la farine, comme des sardines.

Les jumelles échangèrent un regard complice et firent signe à leur mère de se rapprocher afin qu'elles puissent lui chuchoter un mot à l'oreille.

— Très bonne idée, déclara Constance un instant plus tard. Vic, après concertation du haut conseil, ton châtement a été prononcé : tu devras passer la nuit ici et obéir à nos ordres.

La douce Ella rougit un peu tandis que son double, Diana, attendait la tête haute.

— Qui suis-je pour contester les décisions du conseil ?

— Ouais !

Les nièces se précipitèrent dans les bras de leur tante.

— Tu dormiras avec moi.

— Non, avec moi, et maman fera des crêpes.

— On a de la chantilly, celle que tu aimes. Et de la confiture de fraises.

— Tata Vic aime pas la confiture, c'est toi qui l'aimes, Ella. Et tata dormira avec moi.

Vic les serrait contre elle à les étouffer, comme si elle pouvait les absorber, sous le regard attendri de leur mère.

— Tu vois, glissa Constance à sa meilleure amie, à la fin, c'est toujours l'amour qui gagne.

## *Maintenant*

J'émerge difficilement, la voix de ma meilleure amie encore présente dans la tête.

*« À la fin, c'est toujours l'amour qui gagne. »*

Combien de fois a-t-elle prononcé cette phrase ? Difficile à dire, elle me la sortait à tout bout de champ. Constance était une grande rêveuse. Elle avait foi en tout : en son mari, en ses parents, en l'humanité, et même dans sa bonne étoile. Cette stupide étoile. Elle avait foi en moi aussi.

Une nausée familière prend forme dans le creux de mon estomac. J'ai juste le temps de me précipiter dans la salle de bain pour vomir. Le reflet que me lance le miroir est violent. Effrayant. Je ne reconnais plus ces longs cheveux châtain terne ni ces yeux marron sans éclat. Sans vie. Je ne reconnais plus cette femme.

Je n'ai pas dû boire assez hier soir pour m'assommer. J'ai encore rêvé d'elles.

Constance. Diana. Ella. La douce Ella qui demandait toujours à sa mère d'acheter de la chantilly pour sa tata.

La bile remonte dans ma gorge et se déverse dans le lavabo, laissant une brûlure sur son passage.

Je m'affale sur le carrelage frais de la salle de bain et me roule en boule en espérant que la douleur finisse par disparaître. Mais je sais qu'elle ne s'en ira pas. Jamais.

\*\*\*

Un cri strident me tire de la torpeur. Quelques secondes sont nécessaires pour que je comprenne que c'est la sonnette d'entrée de mon appartement.

Je me traîne jusqu'à la porte, la tête comme dans un étou. Je pourrais très bien ne pas ouvrir, mais je reconnais sa façon de sonner. Même là j'ai droit à ses reproches.

— Mère.

Je n'attends pas ses premières remontrances et vais m'allonger sur le canapé. Ce sera peut-être plus facile de les supporter une fois à l'horizontale.

Étrangement, ma mère ne dit rien, alors que ça fait trois mois qu'elle me harcèle. Au lieu de ça, elle ouvre les fenêtres puis les volets. Le soleil est brutal, agressif. J'ai envie de lui gueuler dessus. *Putain, mais qu'est-ce qui va pas chez toi à briller comme ça alors que tout est noir ? Tu ne vois pas cette putain de noirceur ?*

Non, pas noir. Rouge. Rouge sang. Leur sang.

Je ne sais pas pourquoi j'ai cette image de sang dans la tête. Il n'y en avait même pas quand on les a retrouvés.

J'attrape d'une main tremblante la bouteille abandonnée la veille sur la table basse. Bien sûr, elle est vide. Elle aussi, j'ai envie de lui crier après.

— Victoire.

Un mot. Ma mère est forte, c'est incroyable tout ce qu'elle peut mettre dans ce seul petit mot. Ce prénom que je déteste. Il représente ce que je ne suis pas.

— Tais-toi, dis-je en essayant d'avalier la goutte de whisky, au fond de la bouteille.

Il me faut cette goutte, elle sera ma sauveuse contre ma mère et contre ce qui va arriver. Car il y a toujours une suite, avec elle.

— Arrête.

Je ne l'écoute pas et me tords le cou pour faire glisser la goutte salvatrice au fond de la gorge.

— Arrête !

Elle saisit la bouteille. La goutte m'échappe et s'écrase sur mon genou, disparaissant en une seconde dans le tissu de mon jogging. Je sens la rage monter en moi. Je sais que c'est ridicule. Une malheureuse goutte ne va pas me tirer d'affaire et me permettre d'oublier qu'ils sont morts.

— Tu as vu ce que tu as fait ! J'allais l'avoir et toi tu as tout fait foirer !

Ma mère allume une cigarette d'une main nerveuse.

— On ne fume pas chez moi.

— Ce n'est pas chez toi, Victoire, et l'odeur de tabac sera toujours mieux que celle de...

— De quoi ? Je t'en prie, finis ta phrase.

— Tu dois réagir, regardes dans quel état tu es. Tu fais peur à voir. Et tu pues.

— Je préfère ma puanteur plutôt que celle de ton indifférence.

Ma mère souffle et écrase son poison dans le fond d'un verre sale. Puis elle s'empare des bouteilles vides et les emporte dans la cuisine. Des portes claquent, la dernière plus forte que les autres.

Elle réapparaît cinq minutes plus tard, sans aucune trace d'émotion sur le visage. Elle excelle aussi dans la dissimulation des sentiments.

« *Une dame ne doit jamais rien montrer, ce n'est pas approprié, rappelle-toi de cela* », me répétait-elle quand j'étais petite. Je regardais alors mon grand frère avec envie, lui qui pouvait s'exprimer de toutes les manières possibles. Y compris avec des pets.

Je pose les yeux partout, sauf sur ma mère. La bibliothèque, où les livres poussiéreux sont empilés en désordre. Le meuble de télé, où traînent des mouchoirs sales sur des DVD ouverts. Des tas de vêtements sur le sol, des emballages de bouffe vides. Tout est sale et en

désordre, comme je me sens sale et en désordre à l'intérieur.

Mon appartement reflète mes sentiments. C'est pour ça que c'est si dur pour ma mère de venir jusqu'ici. C'est comme si je les étalais crânement devant elle.

— Tu as trente minutes pour reprendre figure humaine, lâche-t-elle en consultant la montre en or à son poignet. Pas une de plus.

Je me recouche sur le canapé et dissimule ma tête sous un plaid.

— Je ne vais nulle part avec toi, mère.

— Tu n'as pas le choix. Tu es en train de te détruire. Qu'est-ce que tu cherches à la fin ?

Elle retire le plaid et saisit mon bras pour me redresser.

— Faire la tournée des bars tous les soirs, ramener des inconnus chez toi pour faire Dieu sait quoi, je ne peux pas le laisser passer, Victoire.

J'essaie de me souvenir si quelqu'un se trouvait dans mon lit à mon réveil, juste avant d'aller vomir. Ce serait drôle que ma mère tombe dessus. Mais non, il n'y avait personne. Il n'y a plus personne depuis longtemps.

— Ne fais pas comme si tu t'inquiétais pour moi. Tout ce qui te préoccupe c'est ta réputation. Un fils mort et une fille alcoolique, ça fait mauvais genre, hein ?

Une gifle monumentale m'arrête. La douleur est vive, autant que l'étonnement qui s'empare de moi.

— Il te reste vingt-cinq minutes pour te préparer. Tu as rendez-vous avec le docteur Dufour.

— Je ne suis pas malade.

— Le docteur Dufour est psychiatre.

— Je vous préviens, je ne suis pas ici de mon plein gré. Vous perdez votre temps et ma mère son argent.

Je m'affale sur un fauteuil en croisant les bras. Aucune chance que je m'allonge devant le docteur Dufour, qui sait ce qui s'est passé sur ce canapé. Avec son bronzage parfait et ses cheveux gris-brun brossés en arrière, il m'a tout l'air d'être du genre à culbuter sa secrétaire entre deux rendez-vous.

— Alors, mademoiselle Paniol, commence-t-il en consultant sa tablette. Vous avez vingt-huit ans.

Il redresse la tête. S'il me sort le coup de la déprime à cause de la trentaine qui approche, je me tire direct. Tant pis si ma mère pique une crise dans la salle d'attente.

Il n'ajoute rien et se concentre sur la tablette. Vraiment longtemps. Je gesticule sur le fauteuil, décroise et recroise les jambes, souffle, me racle la gorge pour me rappeler à son bon souvenir. Mais ce docteur qui sort de je ne sais où ne bouge pas.

Je me masse les tempes du bout des doigts, essayant d'atténuer le mal de tête qui ne me quitte plus depuis que ma mère a débarqué chez moi. Elle ou l'alcool, peu importe, le résultat est le même, le réveil est douloureux.

Je m'occupe comme je peux : je détaille les livres de la bibliothèque qui recouvre un mur entier de la pièce, des ouvrages sur la psychiatrie, rien d'étonnant en soi. Pourquoi les pys ressentent-ils le besoin d'afficher leurs lectures sur le sujet ? Est-ce un concours entre eux de celui qui a la plus grosse... collection ?

De l'autre côté de la pièce, face à la bibliothèque, un meuble blanc sur lequel est posé un cactus à la forme tendancieuse. Ce truc est énorme. D'abord la bibliothèque outrageusement garnie, maintenant cette plante phallique.

Ce cher docteur Dufour aurait-il besoin de compenser quelque chose ?

— Qu'est-ce qui vous fait sourire comme ça, mademoiselle Paniol ?

À son regard amusé, je comprends que nous savons l'un comme l'autre à quoi je pense. J'enroule une mèche rebelle autour de mon chignon quand il me dit soudain :

— Votre frère, votre meilleure amie ainsi que leurs deux enfants sont morts pendant leur sommeil à cause d'une fuite de monoxyde de carbone, il y a plus de trois mois, et vous n'avez toujours pas fait votre deuil.

— Allez vous faire foutre.

Ma voix me fait peur, mais pas autant que ce que je ressens à cet instant.

— La colère fait partie du processus, c'est tout à fait normal, c'est même une bonne chose, ça veut dire que vous avancez, vous devez...

— Je ne dois rien du tout, d'accord ?

Je bondis sur mes jambes.

— Gardez votre psychologie à deux balles, ça ne marche pas sur moi.

Il s'enfonce dans son fauteuil qui a dû lui coûter une fortune, ou plutôt à ses patients, et me toise sans rien dire. Ce que je trouve décevant, je m'échauffais à peine. Il fait glisser un doigt sur sa tablette et la dépose devant lui. Puis il croise les bras, adoptant la même posture que moi tout à l'heure.

— C'est tout ? Vous n'avez rien d'autre dans votre manche de psy ? C'est quoi la suite, après la colère ? Vous ne me sortez pas la liste des sept étapes du deuil ?

Je fais les cent pas devant son bureau. J'étouffe dans cette pièce et j'ai besoin d'un verre. D'habitude, à cette

heure-ci, j'émerge tout juste. C'est trop tôt et je suis trop à jeun pour le supporter.

Je connais les étapes du deuil par cœur. Ma mère me rabâche les oreilles avec depuis l'accident. Comme s'il suffisait de suivre une putain de liste pour aller mieux. Ou un plan.

— Je ne suis pas en colère.

Je ne peux pas l'être sinon ça voudrait dire que j'ai accepté, et ça, c'est impossible.

— Non, vous ne l'êtes pas, me concède-t-il. Vous êtes encore très loin de ce stade, mademoiselle Paniol. Et je m'inquiète pour vous.

— Plus que quinze minutes et vous serez libre de ne plus vous soucier de moi.

Ma raillerie le fait sourire.

— Exactement, il nous reste quinze minutes, fait-il d'un air un peu trop enjoué. Racontez-moi la dernière fois que vous avez été heureuse. Attention ! ajoute-t-il avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche. Je vous parle de ce sentiment d'être à la bonne place, en phase avec vous-même. Vraiment heureuse.

Il m'adresse un regard que j'ignore comment interpréter. On dirait qu'il lit en moi, qu'il sait que mon mal-être n'est pas nouveau, que leur disparition n'a fait que l'agrandir, et c'est troublant de se sentir ainsi comprise. Peut-être bien qu'il n'est pas si nul que ça tout compte fait.

— Est-ce qu'on peut l'être, vraiment heureux ?

— À vous de me le dire.

## Chapitre 2

*Avant*

*« ... cet épisode caniculaire, qui a déjà causé des milliers de morts partout en Europe, est certes un évènement à part, mais dites-vous bien que ce n'est que le début de... »*

Vic coupa l'autoradio d'un geste impatient.

— Merci, je voulais écouter, s'agaça Tommy.

— C'est les vacances, frangin, j'ai envie d'entendre autre chose que ces trucs déprimants. Il fait chaud, et alors ? C'est normal, c'est l'été ! Quel scoop !

Tommy soupira. C'était déjà assez pénible comme ça. Voilà plus de six heures qu'ils étaient partis d'Annecy, tôt le matin même. D'ici deux à trois heures, il pourrait enfin le serrer dans ses bras. Tommy secoua la tête. Il s'agaçait d'avoir ce genre de pensées. Le serrer dans ses bras, et puis lui rouler une pelle en plein centre de Saint-Jean-de-Luz aussi ? Autant signer son arrêt de mort tout de suite.

Deux mois seul, loin de tout. Loin de ses obligations, de ses parents. Seul, avec sa sœur cadette de dix-sept ans. Il se demandait encore comment elle était parvenue à

convaincre ses parents de la laisser partir avec lui. Contrairement à Tommy qui avait l'excuse parfaite — un stage de deux mois d'aviron — Victoire, elle, n'avait aucun vrai projet. Mais Vic était intelligente et déterminée, et lorsqu'elle avait quelque chose en tête, c'était difficile de l'en dissuader, il le savait par expérience.

Vic s'étira en bâillant, et ralluma la radio. Tout plutôt que ce silence qui commençait à lui peser sur le moral. Ils devraient être en train de rire, de chanter à en avoir mal aux cordes vocales, au lieu de quoi, Tommy restait concentré sur la route. Deux mois sans les parents sur le dos pour leur dire quoi faire et avec qui. Deux mois de liberté totale ! Elle en avait le tournis rien que d'y penser. Depuis toute petite, elle avait toujours fait ce qu'ils lui dictaient.

Vic avait l'intuition que cet été allait être inoubliable.

Une fois Biarritz passé, l'excitation de la sœur gagna le frère. Toutes les possibilités qu'il s'était efforcé de ne pas s'énumérer en boucle s'engouffrèrent dans son esprit. Samuel et lui ne s'étaient pas vus depuis les vacances d'hiver, dates auxquelles Samuel était venu en stage à Annecy. L'attirance avait été immédiate. Les tensions aussi. Jusqu'à ce jour, Tommy avait toujours gardé sous contrôle ses envies qu'il savait interdites. Il suffisait d'écouter les conversations de ses parents lorsque le sujet de l'homosexualité pointait son nez à table.

*« Pauvre Arthur, son fils unique, un gay ! »*

*« Tu imagines la honte pour sa famille. Ils avaient de grands projets pour lui, tout le travail réalisé depuis son enfance est gâché. »*

*« Tu sais qu'il va seul au restaurant, maintenant ? Ils lui ont tous tourné le dos. »*

Le fils d'Arthur, Tommy le connaissait bien, ils fréquentaient les mêmes endroits branchés de la Venise des Alpes. Il se félicitait de ne pas avoir été proche de ce garçon, de ne pas avoir laissé libre cours à ses envies, comme lui.

Aujourd'hui, alors que Tommy descendait de voiture et croisait le regard vert de Samuel qui l'attendait sur le parking du camping, ses envies vibraient, se déchaînaient, se coursaient dans ses veines.

Il les fit taire. Trop de monde.

— Vous avez fait bonne route ? demanda Samuel.

Ses yeux brillaient, autant que ceux de Tommy. Peut-être que ses envies se pourchassaient aussi.

— Autant que possible, répondit Tommy.

— C'était super long ! s'écria Vic en se jetant sur Samuel pour le serrer dans ses bras. Où est la plage ?

Samuel s'esclaffa. Et Tommy fut jaloux de sa sœur. Elle pouvait toucher Samuel et le faire rire.

— On va d'abord vous installer, et ensuite on y va, qu'est-ce que tu en dis ?

Ce ne fut pas à Vic mais à Tommy que Samuel s'adressait, tout comme son petit sourire en coin, celui qui lui donnait envie de le mordiller. Le cœur de Tommy s'emballa. Il partit décharger la voiture. Samuel le rejoignit et effleura sa main :

— Je vais t'aider. Je suis heureux de te voir, Tommy.

\*\*\*

Vic se prélassait sur une chaise longue, un verre de coca dans la main, pendant que son frère et Samuel préparaient le dîner. Elle venait de passer les trois dernières heures sur la plage, à jouer au ballon avec les garçons, et à nager.

L'océan était différent du lac d'Annecy, où elle avait l'habitude de s'entraîner. L'océan était plus vibrant, plus vivant, et elle sentait comme une osmose entre elle et lui. Une attirance aussi.

— Victoire ?

Samuel passa la tête par la petite fenêtre de leur mobil-home loué pour les deux prochains mois.

— Euh, Victoire ? Tu m'entends ?

— Je suis désolée, je ne connais aucune Victoire par ici, répondit-elle en lui tirant la langue.

— Pardon, j'avais oublié. Vic ?

La jeune fille lui lança un sourire éclatant.

— Pourrais-tu aller au magasin du camping avant que ça ferme ? J'ai pris une vinaigrette toute prête qui n'est apparemment pas au goût de ton frère.

— Tu veux que je te dise les cochonneries qu'ils mettent là-dedans, en plus de l'eau ? s'insurgea Tommy.

Même ici, l'éducation stricte de leur mère les rattrapait. Tommy avait du mal à se laisser aller. Elle devrait lui rappeler qu'ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient pendant deux mois. Y compris manger leur salade avec une sauce toute prête.

— OK, j'y vais, dit-elle en tendant la main par la fenêtre. Moutarde, huile et vinaigre, c'est ça ?

— Et achète des tomates, ajouta son frère.

— Si je peux prendre des chips.

Tommy abandonna la salade qu'il lavait dans l'évier et se sécha les mains.

— Je vais chercher mon portefeuille.

— Laisse, je m'en charge, intervint Samuel en glissant un billet à Vic. Prends ce que tu veux.

— Tu n'aurais pas dû lui dire ça, se lamenta Tommy.

— Non, tu n'aurais pas dû ! À plus !

— Et ne traîne pas et ne parle pas aux inconnus !

Vic entendit Samuel réprimander son frère, ce qui la fit sourire. Le meilleur ami de Tommy était super sympa. Bien plus cool que son frère. Elle avait plus de dix-sept ans, parler aux inconnus était la seule chose qui l'intéressait. Rencontrer de nouvelles personnes, différentes de celles qu'elle côtoyait à Annecy, et d'un autre milieu, de préférence.

Elle suivit le chemin qui menait à la réception du camping, salua la caissière en entrant dans le magasin, et se dirigea vers les biscuits apéritifs. Chez elle, ce genre de nourriture était proscrit, sa mère veillait assidûment à son alimentation. Vic avait une copine qui la fournissait en chips, bonbons et autres cochonneries. Mais sa mère avait un sixième sens, elle savait quand Vic s'était goinfrée sur le chemin de l'école.

Le rayon était un peu vide à cause des nouveaux arrivants de la semaine, mais l'essentiel était là : chips, cacahuètes bien salées, même des petits saucissons. Ses victuailles dans les bras, Vic se rendit au rayon des condiments, où elle trouva l'huile d'olive et la moutarde. Elle allait s'emparer de la dernière bouteille de vinaigre quand quelqu'un la devança.

— Hé, je l'ai vue la première ! s'écria-t-elle, la bouteille d'huile coincée sous le menton.

— T'as plus de place pour la prendre, répliqua le jeune homme en lui indiquant les deux paquets de chips qu'elle avait déposées sur le sol. Ici, si tu ne peux pas le porter, tu ne peux pas l'acheter. Tu vas devoir choisir. Vinaigre ou chips ?

— Je veux les deux.

— La question n'est pas ce que tu veux, mais ce que tu peux porter.

Vic ne se laissa pas déstabiliser par le doré des yeux de son interlocuteur ni par son sourire charmeur qu'il avait l'air d'utiliser régulièrement pour obtenir ce qu'il voulait. Des gars comme lui, Annecy en était plein. Des gars sûrs de leur pouvoir de séduction et de leur portefeuille ou de celui de papa maman.

— Tu serais surpris de ce dont je suis capable.

Vic hocha la tête en direction de la bouteille de vinaigre.

— Je peux la prendre.

— On parie ? lança le jeune homme.

— OK. Qu'est-ce qu'on parie ?

Les défis, elle adorait ça. Elle n'hésita pas un instant.

— Si tu gagnes, je paye tes courses, sinon, c'est toi qui payes les miennes.

Vic s'attendait à tout — un baiser, du tripotage de poitrine — mais pas à ça. Elle pensa au billet dans sa poche et jeta un coup d'œil au sac qu'il portait. Il n'avait pas l'air bien rempli.

— Marché conclu.

Elle inspira profondément, fit le vide en elle comme lorsqu'elle se préparait à une course. Elle l'entendit ricaner et n'y prêta pas attention.

D'un geste lent, elle s'accroupit et saisit les deux paquets de chips. Puis elle se releva, sentant les muscles de ses cuisses forcer. Jusqu'ici, c'était facile. Des squats avec des poids, elle en pratiquait toutes les semaines au club d'athlétisme. C'est quand le jeune homme lui tendit la bouteille de vinaigre, que les choses se corsèrent. Elle allongea les doigts, sans décoller les bras qui plaquaient ses achats contre son torse, et avança vers le garçon. Il glissa le vinaigre entre ses doigts mais au dernier moment, il recula. Surprise, Vic bougea plus que prévu et elle sentit la moutarde tomber. Elle eut beau serrer son coude droit

contre son flanc, le pot lui échappa. Sans le réflexe du jeune homme, elle aurait de la moutarde et du verre partout sur les pieds.

— Tu as perdu.

— Tu as triché, rétorqua-t-elle.

— C'était écrit nulle part que c'était interdit. Un conseil, la prochaine fois, renseigne-toi avant de jouer.

Vic laissa tomber les chips et, de sa main libre, saisit le sac de courses du jeune homme.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais payer, déclara-t-elle en se dirigeant vers la caisse. Tu récupères mes chips, merci !

Elle vida le sac sur le tapis de caisse. Du jambon, des pâtes, une boîte de thon.

— Tiens, Ludo, je ne t'avais pas vu entrer, lui lança la vendeuse lorsqu'il rejoignit Vic. Tu as fini plus tôt ce soir ?

— J'y retourne, j'avais besoin de trucs pour...

Sa phrase resta en suspens lorsque Vic sortit un paquet de serviettes hygiéniques du sac de Ludo.

— Pour ma mère, termina-t-il. D'ailleurs, Juliette, j'aurais besoin d'un service.

— N'en dis pas plus, je m'en charge, promit-elle en enregistrant les articles.

Vic s'acquitta de la note. Une fois dehors, elle demanda :

— Tu viens souvent ? Elle a l'air de bien te connaître, ajouta-t-elle tandis qu'il haussait un sourcil.

— Juliette ? C'est comme une seconde mère pour moi.

— Tu passes tous les étés ici depuis que tu es petit, en déduisit Vic.

— Je ne suis pas en vacances, rétorqua-t-il en lui arrachant le sac des mains. Je vis ici.

Vic le regarda partir, lui et son air contrarié, sans s'en offusquer. Que pouvait-il y avoir de plus extraordinaire que de vivre dans un camping ?

Elle observa la silhouette de Ludo s'éloigner en songeant qu'il possédait la seule chose dont elle rêvait : la liberté.

## *Maintenant*

J'ai évité de penser aux paroles du psychiatre toute la journée. Heureusement, lorsque je suis ressortie de son cabinet, après cette drôle de question à laquelle je n'avais pas vraiment envie de répondre, ma mère n'était plus là.

Cet après-midi, à mon travail, alors que je suis assise derrière mon bureau à attendre que le téléphone sonne, mon esprit vagabonde.

Quand ai-je été heureuse pour la dernière fois ? Ce n'est pourtant pas une question compliquée, n'importe qui peut relater un des derniers moments heureux de son existence. Lorsque le psy me l'a demandé, je suis restée interdite. Le psy, lui, n'a pas eu l'air surpris. Il doit en voir passer un paquet de gens déprimés... Mais je ne suis pas comme eux, je ne suis pas en dépression, je suis simplement vide. C'est bien le seul mot qui me vient à l'esprit lorsque j'y pense. Il y a un grand creux en moi, un gouffre qui me donne le vertige.

J'essaie de me souvenir depuis quand je me sens comme ça. Je me remémore la vie avec ma meilleure amie, les jumelles, et Tommy. Ils étaient ma famille, sauf que le vide était déjà là. Ils ne faisaient que le maintenir en place, ils l'empêchaient de grandir. Maintenant qu'ils sont morts, que va-t-il se passer ?

Prise de tournis, je me cramponne au bureau. Mes oreilles bourdonnent. Je crois percevoir au loin la sonnerie d'un téléphone.

Je prends une profonde inspiration, et essaie de me calmer en fermant les yeux.

Ce vide, j'ai vécu avec pendant des années, je peux le refaire.

*« Tata Vic, tu veux bien me tresser les cheveux ? »*

*« Tata Vic, pourquoi les chiens ils ont pas d'habits ? »*

Je serre les poings et les porte à mes tempes.

*Ne pas penser à elles, ne pas se souvenir...*

Je me frappe la tête une fois. Puis deux. La douleur me réveille un peu. Le téléphone se remet à sonner, la pièce à tourner. La porte du bureau du patron s'ouvre brusquement.

— Mademoiselle Paniol, vous avez prévu de répondre à ce téléphone, aujourd'hui ?

— Non, je murmure.

— Je vous demande pardon ?

Et le téléphone qui sonne encore, qui a l'air de me narguer avec ses lumières clignotantes. Je décroche et raccroche immédiatement, tapant plusieurs fois le combiné sur l'appareil.

— Vous avez perdu la tête ! s'écrie le patron. Je dois peut-être un service à votre père, ça ne veut cependant pas dire que je dois supporter vos crises d'hystérie !

— Mes crises d'hystérie ? je répète en écarquillant les yeux. Vous allez me sortir quoi ensuite, que j'ai mes règles ?

Son visage devient rouge de confusion, de gêne, de colère, peut-être tout ça à la fois, et je n'ai qu'une envie, c'est lui foutre ce putain de téléphone dans la tronche.

— Vous êtes virée !

— Je suis enceinte, vous ne pouvez pas me virer !

— Qu-quoi ? bégaie le patron, qui passe du rouge au blanc.

— Je plaisante, je voulais juste voir votre tête, je lance en récupérant mon sac à main dans le tiroir de mon bureau.

— Vous... ça n'en restera pas là, faites-moi confiance.

Je me dirige vers la porte du cabinet d'assurance où je viens de m'emmerder pendant ces derniers mois à répondre au téléphone et à couvrir ce type quand il sortait baiser sa maîtresse.

Au moment de partir, je me retourne et lance :

— Au fait, votre femme, elle sait ce que vous faites à votre pause déjeuner. Connard !

Les mains tremblantes, je descends les escaliers quatre à quatre et me précipite dans la rue, avalant de grandes goulées d'air frais. D'un pas machinal, je me dirige vers le seul endroit capable de me calmer un peu.

Le lac est d'un bleu presque turquoise, en cette fin d'après-midi. Je me déchausse et me laisse tomber sur le sol. Je remonte mon pantalon et trempe les pieds dans l'eau. Malgré le soleil de ce mois de juin, il fait encore frais. L'eau est comme un électrochoc qui me ramène ici, dans le présent. Ma respiration se calme et mes mains cessent de trembler.

Soudain, le portable dans ma poche de veste vibre. Pas besoin de vérifier, je sais d'avance qui m'appelle. Ma mère. Ce connard a déjà dû se plaindre auprès d'elle ou de mon père. Le téléphone s'arrête et reprend ses vibrations. C'est ainsi pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que je me décide enfin à le sortir de ma poche. Sept appels manqués de ma mère. J'avais vu juste.

Derrière moi, les premiers touristes de la saison estivale qui s'annonce se promènent le long de la berge en mangeant des glaces. Ils rient, ils chahutent, ils s'extasient sur la beauté du lieu. Les montagnes, vertes et majestueuses, qui veillent jalousement sur le lac, comme sur un trésor.

— Hé, Ludo ! Tu veux quel parfum, déjà ?

Mon cœur rate un battement. Je me retourne et scrute parmi les touristes qui patientent devant le marchand de glace. Cheveux longs, yeux dorés, je les cherche, les espère même. Je le cherche toujours.

Le téléphone dans ma main reprend sa plainte. Je regarde le lac, sans vraiment le voir. À la place, c'est l'océan que je contemple, ses vagues sauvages et bruyantes. La dernière fois que j'ai été heureuse, libre et pleine d'espoir. À ma place.

Je baisse la tête sur mon portable, qui affiche pour la dixième fois le prénom de ma mère. Sans même réfléchir, je le jette dans le lac. Et c'est comme si un premier poids s'enlevait de mes épaules.

La dernière fois où je me suis sentie en phase avec moi-même, c'est durant cet été de canicule, à Saint-Jean-de-Luz. Celui que j'ai passé avec mon frère dans ce camping, sans les parents. L'été le plus heureux, bien qu'il fût le début du reste de ma sordide vie.

Je me relève, et retire une plume duveteuse blanche, accrochée à ma cuisse. Allégée du poids de mon portable et mes chaussures dans les mains, je me mets en route.

## Chapitre 3

### *Avant*

Tommy aurait pu rester enfermé dans ce mobil-home tout l'été. Derrière les murs fins, il se sentait à l'abri, et surtout libre. La vie pouvait être étrange parfois. Ce mobil-home devait faire la même surface que sa chambre à Annecy, c'est pourtant là-bas qu'il se sentait emprisonné.

— Tommy, allez, qu'est-ce que tu fous ? s'écria sa sœur depuis la terrasse.

Terrasse était un bien grand mot. Une table en bois entourée de deux bancs, deux chaises longues et un parasol bancal.

— Attends, lança Samuel. J'ai oublié un truc.

Tommy entendit sa sœur souffler. Ce n'était pas comme si la plage allait disparaître. La patience n'avait jamais été le fort de Vic. Probablement pour cela qu'elle avait choisi la course au lieu de l'aviron, comme lui.

— Qu'est-ce que tu as oublié ? demanda Tommy à Samuel quand ils se croisèrent dans ce qui était le salon du mobil-home.

— Ça, répondit Samuel en l'embrassant.

Tommy eut d'abord un mouvement de recul, il ne voulait pas que Vic les surprenne. Ils partageaient beaucoup de choses en tant que frère et sœur, mais ça, il souhaitait le garder secret. Non pas qu'il ait peur de sa réaction, Vic était ouverte d'esprit, malgré l'éducation stricte qu'ils avaient reçue. Rigide, devrait-il dire. Non, c'est juste que lui-même ne savait comment mettre des mots sur ce qu'il ressentait, alors les dire à quelqu'un d'autre.

— Sérieux, les garçons ! On peut y aller ?

\*\*\*

Je pourrais vivre ici, songea Vic en arrivant sur la plage. Voilà une semaine qu'ils profitaient des côtes basques. Chaque fois qu'elle voyait l'océan, c'était la même émotion. Ce sentiment d'être là où elle devait être. D'appartenir à quelque chose de plus grand qu'elle.

Vic jeta son sac de plage sur le sable, elle balança ses tongs, se débarrassa de son short et de son débardeur, et courut dans l'eau.

— Tes affaires, Vic ! lui cria son frère.

Elle ne lui répondit pas, submergée par les sensations : le sable entre ses orteils, l'eau qui glissait sur sa peau, la force des vagues qui poussaient sur son corps, l'océan qui lui parlait. Elle resta ainsi, à se laisser porter par les vagues, jusqu'à en être rassasiée.

Sur la plage, Tommy et Samuel jouaient au foot avec des amis. Vic n'avait pas beaucoup d'affinités avec eux, cependant elle était contente que son frère s'amuse et relâche la pression, avant de s'engager dans sa troisième et dernière année de licence en droit.

Elle se sécha rapidement, enfila son short et les baskets récupérées dans son sac.

— Je vais courir le long de la plage, prévint-elle son frère en attrapant une bouteille d'eau.

Puis elle s'élança. D'abord doucement, afin de réveiller ses muscles et de profiter du paysage. Courir sur le sable demandait des efforts. Elle avait l'habitude de sentir ses cuisses et ses jambes brûler. À Annecy, elle courait souvent sur les chemins de montagne, c'était d'ailleurs ce qu'elle préférait.

Elle laissa ses pieds fouler le sable sans se poser de questions. Elle rencontra quelques coureurs comme elle, certains avec des chiens, mais ils se faisaient rares avec cette chaleur. La plage était noire de monde, elle devait zigzaguer entre des vacanciers, des châteaux de sable et des pelles.

Arrivée à la Digue aux Chevaux, elle atteignit la limite de la plage. Pas question de faire demi-tour maintenant, elle s'échauffait à peine. Elle quitta la plage et courut sur le sentier du littoral, coincé entre un boulevard et l'océan. Elle le suivit jusqu'à une chapelle, près de la Pointe de Sainte-Barbe, d'où elle put profiter de la vue sur la baie de Saint-Jean-de-Luz. Elle se remit en route. Elle adorait explorer et s'imprégner de son nouvel environnement en courant.

Vic s'arrêta sur une plage sauvage coincée entre deux falaises, boudée par les touristes. Elle faillit se tordre les chevilles plus d'une fois sur les cailloux, mais elle s'en moquait. Cette vue... jamais elle ne s'en lasserait.

— Qu'est-ce que tu attends ? lança une voix derrière elle.

Ludo, le jeune homme du magasin, était assis dans un renforcement à l'abri du vent qu'elle n'avait pas remarqué à son arrivée.

— Qu'est-ce que j'attends pour quoi ? demanda-t-elle tandis qu'il la rejoignait au bord de l'eau.

Face à eux, dressée fièrement au milieu des vagues, une énorme roche les défiait.

Ludo retira son tee-shirt et, après un coup d'œil à Vic, contempla la roche en disant :

— Tu veux ta revanche ? Un nouveau pari, ajouta-t-il devant son air interrogateur.

— Dis toujours.

— Le premier arrivé gagne.

— Sur ce truc, tu veux dire ?

— Je comprendrais que tu te dégonfles.

Vic et Ludo s'observèrent jusqu'à ce qu'elle détourne la tête. Elle ne s'expliqua pas ce qu'elle venait de voir dans ses yeux, quelque chose qui l'attirait et la mettait mal à l'aise en même temps. Comme elle n'avait jamais été du genre à reculer devant un défi, elle répondit :

— On gagne quoi ?

— Le gagnant pourra demander ce qu'il veut au perdant. Alors ? Tu te dégonfles ou pas ?

Pour toutes réponses, Vic s'accroupit pour défaire ses lacets. Elle retira ses chaussures, et se mit en maillot de bain. Elle marcha dans l'eau.

— C'est quand tu veux, fit-elle en faisant de grands cercles avec ses bras.

Ludo la rejoignit.

— Tu peux encore renoncer, tu sais. Y a aucun mal à ça. Tu n'es qu'une fille, après tout.

Vic comprit qu'il se moquait d'elle lorsqu'il lui adressa un clin d'œil.

— Tu dis ça parce que jusqu'à maintenant, tu n'avais pas encore rencontré de fille comme moi.

Ils avancèrent pour avoir de l'eau jusqu'aux hanches, puis sans se concerter, ils s'élançèrent.

\*\*\*

Vic devança Ludo de quelques secondes. Si elle ne venait pas de courir pendant plus d'une heure, elle aurait eu le temps de s'asseoir sur le rocher et de le regarder arriver, peut-être même qu'elle l'aurait encouragé, histoire de le narguer un peu.

— Tu avais raison, je n'avais encore jamais rencontré de fille comme toi, reconnut Ludo en reprenant son souffle.

Vic se retint de sourire pour ne pas le vexer. Comme elle le faisait toujours avec son frère ou les garçons de son club d'athlétisme. Sa mère lui avait dit un jour que si elle se montrait constamment supérieure à eux, aucun homme n'en voudrait. Du haut de ses dix ans, Vic ne s'imaginait pas avec un mari. Mais ce qui était inconcevable pour elle, au point que cela l'empêcha de dormir pendant les trois jours suivants, c'était de faire exprès de perdre. Ce que sa mère sous-entendait sans aucune honte. Ce jour-là, Vic s'était promis que jamais elle ne se rabaisserait à cela pour faire plaisir à un garçon, mais ce qu'elle pouvait au moins faire, c'est éviter de se pavaner après avoir gagné.

— Tu es une bonne nageuse, la félicita Ludo. Très bonne même. Tu es dans un club, c'est ça ?

Ils se perchèrent en haut du rocher, dos à la plage.

— Dans un club d'athlétisme, répondit-elle en s'asseyant près de lui. J'ai grandi pour ainsi dire dans le lac d'Annecy.

Vic baissa les paupières, laissant le vent porter jusqu'à elle la musique de l'océan.

— Tu l'entends ? murmura-t-elle. Il chante.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Ludo ne contemplait pas l'océan, mais elle.

— J'ai gagné, lui rappela-t-elle.

— Tu as gagné.

Une fois de plus, ils n'eurent pas besoin de se concerter, l'attirance entre eux était évidente, comme le courant du fond de l'océan, comme les vagues. Inévitable.

Ils s'embrassèrent, et Vic se dit que cette vie au bord de l'océan lui plaisait de plus en plus.

## *Maintenant*

Je n'ai pas vu le jour se lever. Je n'ai pas non plus prêté attention à la vie qui reprenait sa place dans les rues, chassant la lenteur de la nuit. J'ai passé les dernières heures à réfléchir en parcourant cette ville où je suis née et dont je connais chaque recoin, chaque pavé.

Lorsque j'arrive devant mon immeuble, je ne suis pas surprise d'y découvrir ma mère, tirée à quatre épingles. Dès qu'elle m'aperçoit, elle consulte sa montre comme pour souligner l'heure tardive, ou plutôt matinale, à laquelle rentre sa fille.

— Je ne sais même plus quoi te dire, lâche-t-elle.

Je l'ignore et pousse le battant du hall d'entrée puis me dirige vers mon appartement, qui se trouve au rez-de-chaussée, ma mère sur les talons. Une fois la porte fermée, elle déverse tout ce qu'elle a accumulé au cours de cette nuit, et peut-être même plus.

— Tu nous fais honte, tu t'en rends compte au moins ? Insulter Philippe, comme tu l'as fait. Ton père a dû lui promettre Dieu sait quoi, pour rattraper ta bêtise.

— C'est un sale con, je fais en me dirigeant vers la cuisine.

— Ne parle pas de ton père comme ça !

— Mais non, pas lui. Philippe. C'est qu'un sale con.

— Il est un membre respecté du club, je te signale.

— Il trompe sa femme, je te signale. Peut-être que c'est un truc de membre du club, d'être con et de baiser des gamines de vingt ans.

La gifle est monumentale, à la hauteur de ce que je viens de suggérer.

— Tu es saoule.

— Je n'ai pas bu une seule goutte d'alcool.

— Alors tu es encore plus ingrate que je l’imaginais. Nous t’avons tout donné, que te faut-il de plus ?

*La liberté.*

C’est ce que j’ai ressenti, lors de cet été à Saint-Jean-de-Luz. Un sentiment puissant, presque violent, de liberté, comme je n’en avais jamais éprouvé.

Je ne me sens pas le courage d’expliquer ça à ma mère, de toute façon elle ne comprendrait pas. Comment dire à une femme dont le seul but dans la vie est de s’élever au plus haut rang de la société que ce que je souhaite c’est être libre ? Et de ne plus ressentir ce poids constant des responsabilités qui sont les miennes depuis ma naissance ?

Je ne m’en sens pas le courage. Je préfère agir. Alors je récupère mon sac à dos, celui qui contient mon attirail de camping.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— Ça se voit, non ? Je pars.

Je lui réponds tout en sélectionnant plusieurs paires de chaussettes et des sous-vêtements.

Il m’en faut assez pour tenir quelques jours sans avoir à les laver tous les soirs, mais pas trop non plus. Short, pantalon de sport, une seconde paire de chaussures. Je vérifie que ma trousse de premiers secours contient tout ce dont je pourrais avoir besoin. J’y ajoute des pansements pour les ampoules. Vêtement de pluie, pull, tente et sac de couchage finissent dans le sac. Je décide d’abandonner le matériel de cuisine, je devrais pouvoir me débrouiller en achetant au jour le jour dans les villes sur ma route. Après tout, je ne pars pas pour un trek en pleine nature sauvage. Par contre, le vieux portable que je gardais en cas de secours, lui, trouve sa place dans le sac.

Trop occupée à vérifier ma liste, je mets du temps à remarquer le silence inhabituel de ma mère.

— J'ai pris ma décision, je lui annonce, redoutant malgré moi ce silence. Je vais à Saint-Jean-de-Luz.

— Pourquoi là-bas ? s'étonne ma mère, qui recouvre immédiatement contenance. Tu n'as pas de voiture, et si tu espères que ton père et moi allons te payer le train...

— Je n'ai pas besoin de vous.

— Qui finance cet appartement ?

Je me précipite dans l'entrée pour chercher les clés et les jette à ma mère.

— Reprends-le ton appart !

Puis je me change pour une tenue sportive : pantalon de course, veste avec bandes fluorescentes, baskets.

— J'irai en marchant, je lui annonce au cas où elle ne l'aurait pas encore compris.

Elle ricane méchamment.

— Tu ne t'entraînes plus depuis des mois, depuis que...

— Tais-toi !

C'est sorti violemment, un cri rageur dont je ne me sentais même pas capable. Mes mains tremblent, j'essaie de les ignorer. Ma mère, c'est plus difficile.

— Non, je ne me tairais pas, j'ai déjà perdu un fils pour un accident stupide ! Qu'est-ce que vous avez dans la tête, bon sang ! Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? On vous a tout donné, et c'est comme ça que vous nous remerciez ?

Ma poitrine me fait souffrir. Je ne veux pas penser à eux, pas maintenant. Comme toujours, ma mère dicte sa loi, y compris pour mes émotions.

— Les accidents stupides, ça arrive tous les jours, dis-je pour essayer de me calmer.

Je parviens à reprendre mon souffle en m'occupant l'esprit et les mains. J'ajoute dans mon sac le peu de nourriture transportable présente dans mes placards. Pas grand-chose, c'est vrai que je ne me suis pas entraînée

dépuis longtemps et n'ai donc pas eu besoin de refaire mon stock. Tout de même quelques barres protéinées, des pâtes de fruits. Je suis en train de remplir ma gourde d'eau quand ma mère me rejoint dans la cuisine :

— Si tu fais ça, c'est fini. Tu seras morte pour ton père et moi, comme ton frère.

Je passe mon sac sur mes épaules, tout en essayant de retenir les larmes qui me montent aux yeux. Je les ravale et elles tombent dans ma gorge et m'accablent encore un peu plus.

À quoi bon vivre une vie, surtout une qu'on n'aime pas, si c'est pour que tout s'arrête du jour au lendemain. Comme pour Tommy, Constance et les jumelles.

*Partir, il faut que je parte.*

Mon sac est lourd, mais par rapport au poids que je porte sur mon cœur, mon estomac, mes poumons, ma vie, partout en moi, il est tellement léger.

— Je suis déjà morte.